

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le trésor du Harz; Le sonneur d'église et le voleur. — VARIÉTÉS : Fadhel; Le matelot et son officier; Paysages antédiluviens.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE TRÉSOR DU HARZ.

I. Révélations étranges.

Un jour, la corporation des bergers de Rotenbourg en Franconie, composée de tous ceux qui menaient paître leurs troupeaux à trois lieues à la ronde, tenait, selon l'usage antique, son assemblée annuelle dans cette petite ville impériale. Après la messe entendue, on s'était rendu à l'auberge de l'Agneau d'or, et l'on avait passé la journée à faire bonne chère et à danser au son du chalumeau et de la flûte sur la place publique jusqu'au coucher du soleil. A ce moment, les plus jeunes de la troupe retournèrent dans leurs villages; les plus vieux et les plus riches restèrent ensemble attablés, autour d'un broc de vin, et se mirent à jaser à l'envi de choses et d'autres, quand le vin eut délié leurs langues. Quelques-uns émettaient leurs idées sur les pronostics de la pluie et du beau temps. D'autres racontaient les aventures de leur jeunesse : comment, avec l'aide de leur brave Fidèle, ils avaient délivré leurs troupeaux des attaques de maître Loup; comment, en faisant à propos un signe de croix, ils avaient mis en fuite son effroyable frère le Loup-

garou; comment enfin, au milieu de la nuit, de la solitude et des bois, ils avaient été mystifiés par des sorcières et des revenants : bref, c'était une revue de toutes les choses extraordinaires qu'ils avaient éprouvées, vues et entendues.

Ces récits étaient en partie si effrayants qu'ils donnaient la chair de poule, et faisaient dresser les cheveux aux citadins qui les écoutaient; car il faut dire qu'après leur repas du soir, d'honnêtes petits bourgeois étaient venus prendre gaiement part à la fête rustique des bergers. Bon

nombre de maîtres et de compagnons s'étaient rendus à l'auberge de l'Agneau d'or, et, tout en prenant une chope de vin, écoutaient ces drôleries et y mêlaient de temps en temps leur petit mot pour rire.

Undes bergers, le père Martin, se montrait jovial et causeur au delà de toute expression. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, encore très-vert, aux cheveux blancs d'argent. Le cercle des buveurs commençait à s'éclaircir dans la salle, lorsque le père Martin se fit encore servir une chope pour bien finir la soirée. Quand le bruit eut diminué autour de lui, il se sentit plus à l'aise et parla en ces termes :

« Camarades, vous avez jaser à qui mieux mieux de vos aventures, qui ont en effet un cachet de merveilleux assez rare; et cependant je pourrais, ce me semble, tout en ne vous disant que la pure vérité, vous

raconter certaine histoire de ma jeunesse qui ferait singulièrement pâlir toutes les vôtres; mais comme la



Le père Martin se montra jovial et causeur. (Page 25, col. 2.)

nuit est déjà fort avancée, le temps me manquerait pour l'achever. »

Le bonhomme avait à peine ouvert la bouche, que tous s'étaient tus, et qu'il s'était fait dans la salle un silence profond, et il n'eut pas plutôt cessé de parler qu'un brouhaha de voix s'éleva autour de lui, et tous ses vieux camarades lui crièrent à la fois :

« Père Martin, raconte-nous donc ton aventure; pourquoi la garder dans ton bissac? régale-nous-en pour la clôture de cette soirée. »

Des bourgeois, qui allaient se retirer chez eux, remirent au clou manteau et chapeau et l'engagèrent eux-mêmes à régaler la société de ce merveilleux récit d'adieu. Le père Martin ne pouvant plus résister à leurs instances, parla ainsi :

« Mes débuts dans le monde ont été bien pénibles. Orphelin dès mon enfance et abandonné de tous, je dus chercher mon pain de porte en porte. Le bissac sur le dos, je courais le pays de village en village. Devenu un grand et robuste gars, j'entraî au service d'un fermier du Harz, qui m'employa, pendant deux ans et plus, à garder ses moutons. Or, au commencement de l'automne de la troisième année, il arriva qu'un soir il manqua dix moutons à la rentrée du troupeau; le fermier m'envoya bien vite les chercher dans la forêt. Je partis, et j'errai longtemps de côté et d'autre dans les fourrés: mon chien avait suivi une fausse piste. Bientôt la nuit me surprit; incapable de retrouver mon chemin et de regagner la ferme, je résolus d'attendre le jour sous un arbre. Tout à coup, vers minuit, mon chien, inquiet, se met à grogner, serre la queue entre ses jambes et se presse contre moi. Je compris alors que ce lieu n'était pas sûr, et, regardant autour de moi, je vis, par un beau clair de lune, se dresser devant moi une forme humaine toute velue, avec une barbe qui allait jusqu'au bas-ventre, une couronne sur la tête, un pagne de feuilles de chêne autour des reins, et un sapin déraciné à la main droite. Je frissonnais comme une feuille de tremble, je me sentais froid jusque dans les os. Ce spectre me faisait signe de la main de le suivre, mais je ne bougeai pas. J'entendis alors une voix aigre et enrouée qui me dit :

« Poule mouillée, n'aie donc pas peur : je suis le gardien des trésors du Harz; viens avec moi, et tu ramasseras autant de trésors que tu en voudras. »

« Une angoisse mortelle me faisait suer sang et eau; je m'enhardis enfin, et m'armant d'un signe de croix, je répondis :

« Retire-toi, Satan, je n'ai pas besoin de tes richesses. »

« Mais le spectre me riant au nez et me faisant les cornes, répliqua :

« Pauvre hère, tu fais fi de cette bonne fortune! Eh bien! reste gueux toute ta vie. »

« Puis il me tourna le dos, comme s'il eût voulu s'éloigner. »

« Cependant il se ravisa bientôt et dit :

« Réfléchis, réfléchis, triple sot; je te remplirai ton bissac, je te remplirai ton boursicot. »

« — Il est écrit, repartis-je : Ne te laisse pas aller aux mauvais désirs; retire-toi donc de moi, monstre; je n'ai rien à faire avec toi! »

« Voyant que je ne prêtais pas l'oreille à ses suggestions, l'esprit cessa d'insister et se contenta d'ajouter :

« Tu en auras du regret. »

« Puis, me regardant d'un air triste, et après avoir réfléchi quelque temps, il continua ainsi :

« Retiens-bien ce que je vais te dire, fais-y bien attention, afin d'en pouvoir profiter, quand tu seras raisonnable. »

« Un trésor immense d'or et de pierreries git enfoui dans les entrailles d'une des montagnes du Harz, appelée le Brocken, dans une caverne éclairée par un demi-jour, si bien qu'on peut l'enlever à toute heure, à minuit comme à midi. Je le garde depuis sept cents ans; mais à partir d'aujourd'hui, tout le monde peut y toucher; libre à qui le trouvera de le prendre: je n'ai plus à le garder. Je pensais te le livrer, parce que tu as gagné mon affection, tandis que tu menais paître tes moutons sur le Brocken. »

« Là-dessus, le spectre m'apprit où il fallait chercher le trésor, et comment je devais m'y prendre pour réussir. Oh! je me le représente encore; c'est comme si c'était aujourd'hui; ses paroles sont encore présentes à ma mémoire. »

« Gagne, me dit-il, le mont Saint-André; arrivé là, fais-toi indiquer la sombre petite vallée du Roi, appelée aussi vallée du Déjeûner. Tu y verras un petit ruisseau que tu remonteras jusqu'au pont de pierre bâti près d'une scierie. Ne traverse pas le pont, mais continue de suivre en amont la rive droite du ruisseau et tu verras bientôt une grande roche se dresser dans son lit. A une portée d'arbalète de là tu apercevras une excavation à demi comblée. Fais-y résolument une profonde fouille. Après avoir rencontré des murs solides de chaque côté, tu trouveras bientôt, en poursuivant ton travail, une pierre plate carrée de trois pieds en tout sens, bien encastrée dans la maçonnerie. Descelle-la et tu seras à l'entrée d'une galerie qui mène au trésor. »

« Pour suivre ce chemin, il te faudra ramper sur le ventre, tenir une lampe de mineur entre les dents et garder tes mains libres afin de ne te pas blesser le nez contre les pierres. Comme cette galerie a une forte pente et qu'elle est hérissée de roches aiguës, tes genoux saigneront bien un peu, mais n'y fais pas attention, car tu seras en bonne voie. Va donc toujours, jusqu'à ce que tu arrives à un large escalier de pierre dont les soixante-douze degrés te mèneront à travers les profondeurs de la montagne dans une salle spacieuse. »

« Cette salle a trois portes au fond. Celles de côté sont ouvertes; celle du milieu est fermée par une forte serrure et d'épaisses barres de fer. Ne passe pas par la porte de droite, tu troublerais le repos des cendres de l'ancien possesseur du trésor; ne passe pas non plus par celle de gauche, tu entrerais dans le réduit des lutins, hanté par des vipères; mais va droit à la porte du milieu : elle s'ouvrira dès que tu l'auras touchée avec la racine connue sous le nom d'*Ouvre-tout*. »

« Cette racine n'est pas rare, tu auras soin de t'en munir : sinon tous tes efforts seraient vains; tous les leviers, tous les outils du monde n'ouvriraient pas la porte. Pour te procurer cette racine, renseigne-toi près d'un chasseur expérimenté; tous la connaissent et il n'est pas difficile de se la procurer. »

« N'hésite pas; il ne t'arrivera aucun mal, bien que la porte s'ouvre avec le fracas d'un coup de tonnerre; ce sera-là l'effet tout-puissant de la racine *Ouvre-tout*. Voilà seulement ta lampe de mineur, mais de manière à ne pas l'éteindre, et alors tu penseras être aveu-

glé par la magnificence et la splendeur de l'or et des pierreries qui revêtent les murs intérieurs et les piliers du caveau. Cependant garde-toi de mettre la main sur ces richesses, tu commettrais une sorte de vol sacrilège. Au milieu du caveau se dresse un coffre d'airain pareil à un autel élevé; c'est là que tu trouveras de l'or et de l'argent à foison et que tu pourras t'en donner à cœur joie. Quand tu en auras ta charge, tu en auras bien assez pour toute ta vie. Tu pourras d'ailleurs y revenir jusqu'à trois fois; seulement à la quatrième, ta tentative serait vaine; ta cupidité serait même punie sévèrement, car tu glisserais sur l'escalier de pierre et tu te casserais les jambes. Finalement aie soin de recombler chaque fois la fosse par laquelle tu te seras ouvert la voie qui mène au trésor du roi Brutorix. »

« Lorsque l'esprit eut dit ces derniers mots, mon chien dressa les oreilles et se mit à aboyer; en même temps j'entendis dans le lointain le clic-clac d'un fouet de charretier avec un bruit de roues; puis, lorsque je revins à regarder autour de moi, l'esprit avait disparu. »

C'est ainsi que le vieux bonhomme termina le récit de son aventure. Ce récit fit sur les auditeurs des impressions bien diverses. Quelques-uns s'en moquèrent et dirent :

« Vieux bonhomme, c'est un rêve que tu as fait là. »

D'autres y ajoutèrent foi tout bonnement; d'autres encore, faisant les circonspects, prirent un air capable et observèrent un silence discret. Quant à l'aubergiste de l'*Agneau d'or*, qui était un rusé compère, il se dit dans son raisonnement naïf que, tout cela étant fort discutable, le résultat des événements pouvait seul motiver une conclusion légitime; que le tout était de savoir si le vieux bonhomme avait entrepris cette expédition souterraine et s'il était revenu avec ou sans une bourse bien garnie. Pour exciter l'humeur expansive du vieillard, il lui versa donc une rasade d'un vin fraîchement tiré et lui demanda sans malice :

« Père Martin, dites-nous, êtes-vous descendu sous la montagne et avez-vous vu ce que le spectre vous avait annoncé ou bien vous en avait-il imposé ? »

— Du tout, répartit le bon vieillard barbon, je ne puis le taxer de mensonge car je n'ai pas fait un pas pour ouvrir ni même pour trouver ce souterrain.

— Et pourquoi ?

— Pour deux raisons : la première, c'est que j'ai jamais trop ma peau pour aller l'exposer à quelque mauvais tour du diable; la seconde, c'est que personne ne m'a jamais pu dire comment on pouvait se procurer la racine *Ouvre-tout*, où elle croît, en quel jour, à quelle heure il faut la déterrer, et cependant j'ai interrogé à ce sujet maint chasseur expérimenté. »

Ainsi, à bout d'éclaircissements, l'aubergiste de l'*Agneau d'or* n'en était pas mieux renseigné, lorsqu'un vieux père, le voisin Blase, éleva la voix :

« Quel malheur et quel dommage, père Martin, que ton secret ait vieilli avec toi; si tu avais fait ta confession il y a quarante ans, la racine, *Ouvre-tout* ne t'aurait certes pas fait défaut. Maintenant tu n'es plus en état de gravir le Brocken; toutefois je veux par passe-temps t'apprendre comment on peut se procurer cette racine. Le moyen le plus facile c'est de mettre à profit les habitudes du pic noir. Remarque bien au printemps le trou d'arbre où ira nicher un de ces oiseaux. Une fois ses petits éclos, quand il prendra l'essor pour aller

chercher de la pâture, enfonce un tampon solide dans l'ouverture du trou, puis mets-toi à l'affût derrière l'arbre jusqu'au moment où l'oiseau reviendra pour donner la becquée à ses petits. Lorsqu'il verra que son nid est fermé, il poussera des cris d'angoisse en tournant autour de l'arbre, puis partira subitement à tire-d'aile vers le couchant. Alors, procure-toi un manteau écarlate, ou si tu ne peux pas, va chez le drapier acheter quatre aunes de drap rouge; cache-les sous ta blouse et attends sous l'arbre une journée entière, voire même deux, jusqu'à ce que le pic revienne à son nid avec la racine *Ouvre-tout* dans le bec. Dès que la racine touchera le tampon, ce tampon sortira bruyamment du trou de l'arbre comme un bouchon de liège qui part d'une bouteille de champagne. Étends alors rapidement sous l'arbre ton manteau ou ton drap écarlate; le pic croira que c'est du feu, s'en épouvantera et laissera tomber la racine. Quelques-uns allument aussi sous l'arbre un gentil petit feu qui ne fume guère et y jettent des fleurs de nard. Mais c'est une opération bien chanceuse, car si la flamme ne jaillit pas assez vite, le pic s'envole emportant la racine. Dès que tu auras la racine en ta possession, ne manque pas d'y ajouter chaque jour un brin d'épine-vinette pour l'envelopper, car elle serait perdue pour toi tout à fait si tu la tenais dans la main nue pour t'en servir. »

Les détails donnés par Blase fournirent encore matière à de longs commentaires, et il était minuit bien sonné lorsque les convives se séparèrent.

II. Quel homme c'était que maître Pierre.

Cependant, un des assistants avait gardé un silence absolu pendant toute cette soirée. Il s'était établi à l'écart derrière le poêle, à côté du chien et du chat, dans le fauteuil de cuir de l'aubergiste. Cet homme, quoique d'une nature peu contemplative, n'en était pour le moment que plus concentré en lui-même et plongé dans de profondes méditations qui avaient plusieurs causes. Naguère gros aubergiste et maître d'hôtel en titre de l'honorable sénat de sa petite ville, puis chef fontainier, et enfin simple bourgeois étique et famélique, maître Pierre Bloch avait descendu, dans les deux dernières années, tous les degrés successifs de la fortune et de la considération, ce qu'indique suffisamment, d'ailleurs, sa chute du poste de dégustateur des vins à celui de dégustateur des eaux, chute qui équivalait à celle d'un empereur qui deviendrait marguillier.

Il avait été un gai compagnon au temps de son aisance. On l'eût dit né pour le bonheur de ses hôtes, car il savait également satisfaire leur estomac et égayer leur esprit dans les banquets qui lui étaient commandés. En fait de cuisine, il était passé maître : nul ne s'entendait comme lui à préparer un coq de bruyère à toute espèce de sauce, à faire des gelées pyramidales de poisson, des galettes, des tartes de coing, des gâteaux d'oublies, bref à dorer les oreilles de n'importe quelle tête de porc.

Il s'était pourvu de bonne heure d'une compagne; mais malheureusement son choix était tombé sur une fille décriée dans toute la ville à cause de sa langue de vipère. L'humeur caustique de cette odieuse créature s'attaquait aux amis comme aux ennemis, et personne n'échappait au venin de sa maudite langue.

Babet (c'était son nom), était généralement haïe; les jeunes gens l'évitaient à la distance d'une lieue, car

elle savait les baptiser tous de quelque vilain sobriquet.

Le jour du mariage, ce couple assorti avait à peine quitté l'autel que la discorde venait déjà présider à son bal de noces. Le dégustateur en titre de la cité, s'aban-

donnant en ce grand jour à l'ivresse de son cœur, avait dégusté tant de vins (chose assez peu rare dans les jours ordinaires), qu'il chancelait en valsant avec la mariée. Celle-ci lui en fit d'amers compliments, si bien que le calendrier des gens mariés put dès lors prédire aux nou-



Je vis un spectre se dresser devant moi. (Page 26, col. 1.)

veaux époux une série de tempêtes et d'orages suivis de grêle et d'averses, et peu de rayons de soleil. Ces prédictions se réalisèrent.

Ils eurent un fils, que le père gâta de son mieux. Cet enfant ne bougeait pas de la cuisine et n'allait presque

jamais à l'école, jamais on ne lui refusait aucun bon morceau, et il devint un fieffé petit gourmand. A midi, lorsqu'on dressait la table des pensionnaires, le petit drôle se tenait aux aguets, piquait de sa fourchette dans les plats un petit morceau de foie ou une crête



Pour suivre ton chemin, il te faudra ramper sur le ventre. (Page 26, col. 2.)

de coq, et aussitôt le papa lui passait un peu de sel pour l'assaisonner. Mais quand le petit gourmand voulait chiper ainsi quelque morceau en présence de sa mère, il ne s'en tirait pas à si bon marché; elle grondait, criait, et de sa cuiller à pot lui donnait un bon

coup sur les doigts. Georges pleurait alors si piteusement, que son père en avait le cœur tout ému et laissait tomber son beurre dans le feu. Puis il intercédait pour le bambin auprès de son impérieuse et violente ménagère.

Voilà comment ce bon père éleva son petit Georges jusqu'à l'âge de huit ans, et il le bourra si bien de friandises que l'enfant en mourut.

Il lui restait une fille, l'aimable et gentille Lucienne, dont la santé avait résisté aux friandises de son père, et le caractère aux hargneuses réprimandes de sa mère.

Cependant, la situation de fortune de la famille avait changé sensiblement. Maître Pierre, dans son enfance, avait été un assez pauvre écolier en fait d'arithmétique ; la règle de la soustraction était la seule qu'il eût bien comprise, mais il ne put jamais faire passablement ni une addition ni une multiplication, et de toute sa vie, n'entendit rien à la division. Aussi était-ce pour lui un travail bien trop fatigant que de balancer les recettes et les dépenses de sa maison. Était-il en fonds ; il approvisionnait largement sa cuisine et sa cave, faisait à ses pensionnaires autant de crédit qu'ils le désiraient, hébergeait gratis tous les joyeux compagnons qui savaient lui conter de bonnes facéties, et tous les meurt-de-faim qui faisaient appel à son bon cœur.

Sa caisse était-elle épuisée ; il empruntait à gros intérêts à quelque usurier, et comme il redoutait l'humeur impérieuse de sa femme, il lui faisait entendre qu'il avait reçu le montant de quelques créances. Sa nonchalance ne s'accommodait que trop aisément de cette maxime : « Tout se retrouvera bien à la fin. » Et, en effet, il se trouva à la fin que maître Pierre tomba en faillite, et fut obligé de jeter à bas son enseigne, au grand chagrin de tous les gourmands et gourmets de sa ville natale.

Cependant, comme ses talents culinaires lui avaient fait beaucoup d'amis de table, la sage commisération du sénat le pourvut des maigres fonctions de maître-fontainier ; car ces messieurs craignaient de s'attirer une fâcheuse réputation, si l'on pouvait dire que le maître d'hôtel en titre de la ville impériale de Rotenbourg était mort de faim. Mais l'ex-maitre d'hôtel n'eut pas plus de chance dans ces modestes fonctions. Le bruit ayant couru que les fontaines avaient été empoisonnées par les juifs, une émeute furieuse éclata contre eux ; on tua les uns, on chassa les autres de la ville et on pillà leurs biens, ce qui était précisément le but de la populace en répandant ce bruit ; puis, on révoqua injustement de ses fonctions maître Pierre

pour n'avoir pas veillé sur les bassins avec assez de soin. Traduit de l'allemand de MUSEUS, par M. MATERNE.

(La suite au prochain numéro)

LE SONNEUR D'ÉGLISE ET LE VOLEUR.

NOUVELLE SUÉDOISE.

Pour l'intelligence de cette histoire, nous devons dire à nos lecteurs que, dans la plus grande partie de la Suède, les habitations rurales ne sont pas agglomérées de manière à former des villages ; elles sont disséminées sur le territoire.

Au centre de ce territoire est l'église ; près de l'église est une maison où demeure le sacristain, appelé aussi le sonneur, parce qu'il cumule les deux fonctions ; à sa maison est ordinairement attachée une petite exploitation rurale, ce qui lui permet d'entretenir un garçon de ferme et une servante.

Quant aux pasteurs ou ministres de la religion, il n'y en a souvent qu'un pour plusieurs paroisses, et il les dessert tour à tour.

Avertissons aussi nos lecteurs qu'un porteguidon, en Suède, est un sous-officier dont le grade correspond chez nous à celui de maréchal des logis ou de sergent.

I

Par une orageuse soirée d'automne, Malm, le sonneur, était assis devant une table, vérifiant les comptes de l'église confiée à sa garde, lorsqu'il vit entrer sa femme, l'air triste et fatigué.

La brave personne venait de se livrer à un rude et douloureux tra-

vail ; elle avait abattu et dépecé une de ses vaches. « Sais-tu, cher Malm, dit-elle à son mari, que je regrette véritablement ma pauvre vache, ma belle et bonne Rosenkulla ? »

— Pauvre bête ! dit le sonneur, elle nous a donné du bon lait pendant sa vie ; maintenant qu'elle est morte, elle nous donnera de la viande.... Comment est-elle ?

— Bonne et grasse.... Mais, je ne sais, en vérité, si j'aurai le cœur d'en manger. J'ai gardé Rosenkulla pendant dix ans.... Dès qu'elle entendait mes pas dans la cour, elle accourait à moi en reniflant doucement ; et, le matin, lorsque je lui mettais la paille au râtelier, elle n'y touchait jamais avant d'avoir pris la première poignée dans ma main..... Pauvre Rosenkulla ! »



Il intercédait pour le bambin. (Page 28, col. 2.)

C'est un usage caractéristique chez les paysans suédois, qui donnent à leurs enfants de si vilains noms, de rechercher pour leurs vaches les plus frais et les plus gracieux. Ainsi, *Rosenskulla* (Colline des Roses), *Blomsterföla* (Poulaine fleurie), *Gullperla* (Perle d'or), *Majros* (Rose de Mai), etc.

Après un instant de silence, la femme du sonneur reprit l'entretien.

« Crois-tu, Malm, dit-elle, que les bêtes soient douées d'intelligence ? »

— C'est là une question fort délicate. Tous ceux qui savent pourquoi ils sont joyeux et pourquoi ils souffrent, doivent, ce me semble, être doués d'intelligence. Un chien merd, on lui donne des coups de bâton, il n'y revient pas; n'est-ce point qu'il craint d'être battu de nouveau? Un cheval paresseux prend son élan en sentant le fouet; puis il n'ose plus s'arrêter : évidemment, il a peur pour sa peau.... Voilà bien des motifs de croire que les bêtes ne sont pas dépourvues d'intelligence.

— Mais, alors, elles doivent regarder l'homme comme un affreux tyran ?

— Je doute que leur pensée aille jusque-là. Quand un taureau ou un cheval fatigués plient sous le faix, et que, néanmoins, nous voulons les forcer à marcher encore, quelle idée se font-ils de nous? Que nous sommes des fous ou de vrais démons : voilà tout.

— Comment peux-tu parler ainsi ?

— Les bêtes ne pleurent pas; elles ne peuvent, ni par leurs paroles, ni par leurs prières, faire appel à notre pitié; mais, ne serait-ce pas à nous à lire leurs souffrances et leurs angoisses dans leurs regards éteints, leur tête qui s'incline, leurs jambes qui tremblent ?

— Oui, c'est bien vrai ! dit d'une voix émue la femme du sonneur, en lui passant le bras autour du cou.

— Il est une chose, cependant, reprit Malm, qui me donne la conviction que les bêtes ne comprennent pas, c'est.... leur force....

« Si le taureau avait conscience de sa force.... »

— Mon ami, il ne serait point esclave.

— Ainsi chante un de nos poètes, et je partage tout à fait son avis. Mais, chut!... n'est-ce pas une voiture qui s'arrête devant la grille ?

— Je le crois.... Qui peut venir si tard ? il est près de huit heures.

— C'est peut-être pour un malade.... Apprête-moi donc mon vieux manteau et mes grosses bottes.

Des pas lourds se firent entendre dans le vestibule, et bientôt le sonneur et sa femme virent entrer dans leur chambre un homme de taille moyenne, enveloppé d'un de ces longs carricks aux nombreux collets, comme on les portait alors. Cet homme était puissamment constitué; il avait la face large, marquée de petite vérole, et garnie de grands favoris noirs et de moustaches.

« Pardon, monsieur et madame, dit l'étranger d'une voix qu'il cherchait à rendre douce. Je viens de Stockholm et me dispose, avec la volonté de Dieu, à aller passer la nuit à Ensta; mais, la route est si mauvaise, que mon vieux cheval est à bout de forces; je me suis arrêté pour le faire reposer quelques minutes et lui donner une poignée d'avoine, afin de le ragaillardir un peu.

— Est-ce que vous avez quelqu'un qui s'occupe de votre cheval.

— J'ai mon garçon.... Mais, n'auriez-vous pas un hangar sous lequel il pût s'abriter pendant notre halte ?

— Oui, il y en a un tout près de la grille.... Attendez, je vais....

— Ne vous dérangez pas, j'arrangerai moi-même les choses.... D'ailleurs, il faut absolument que je sorte pour prendre quelques objets dans ma voiture.... Encore une fois, ne vous dérangez pas, et recevez mes remerciements pour votre bonté.

L'étranger sortit.

« Quel peut être cet homme ? demanda la femme du sonneur à son mari.

— S'il n'avait pas de moustaches, je dirais que c'est un boucher qui voyage pour acheter du bétail, répondit Malm en rassemblant ses comptes et en les renfermant dans le tiroir de sa table.

— Il vient bien mal à propos, je songeais à me mettre au lit.

— Il ne restera pas longtemps ici.... Et si tu n'étais pas trop fatiguée, tu devrais bien, ma bonne, nous faire chauffer une pinte de bière.

— Merci mille fois, monsieur et madame, interrompit l'étranger en rentrant, mais il me suffira, si vous le voulez bien, d'un peu d'eau chaude; j'ai ici, avec moi, du sucre et de l'excellent rhum de Jamaïque; nous ferons des grogs.

Et il déposa sur la table un énorme flacon caparaçonné d'osier et un sac de sucre.

« Ce n'est pas l'eau qui manque, dit la femme du sonneur, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau temps; mais.... »

— Mais, s'écria l'étranger, il serait pourtant dans l'ordre que je me présentasse avant de trinquer ensemble.... Je m'appelle Akerström et suis porte-guidon au régiment d'infanterie de Sudermanie.... D'après ce que m'a dit votre domestique, je sais que j'ai l'honneur de me trouver chez le sonneur de la paroisse de Daudrejd et chez sa respectable épouse.

L'étranger ôta son carrick, qu'il suspendit à un clou près de la porte, et parut en uniforme militaire.

Le sonneur l'invita à s'asseoir, tandis que sa femme allait mettre l'eau sur le feu.

« A propos, dit-elle avant de se retirer, ne serait-il pas mieux de porter le manteau de notre hôte dans la cuisine, afin de le faire sécher devant le feu ? »

— Mille remerciements ! ma petite dame, répondit le porte-guidon, mais j'ai dans la poche du manteau une paire de pistolets chargés; il faut que je les en retire, car vous entendriez un beau tapage si le feu venait à les toucher de trop près.

Et le porte-guidon retira les deux pistolets, qu'il plaça sur un dressoir; puis, la femme étant partie, il revint s'asseoir à côté du sonneur.

« En ma qualité de vieux militaire, dit-il, je ne voyage pas volontiers sans mes pistolets, surtout quand il fait un temps comme aujourd'hui; non, sans doute, qu'il y ait rien à craindre sur ces routes.... Cependant, les journaux n'ont-ils pas annoncé que le courrier avait été récemment dévalisé dans les environs ? »

— Oui, c'est vrai; il y a bientôt quinze jours.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Le postillon venait de sauter de son siège pour ouvrir une barrière. Tout à coup une détonation retentit; le courrier tomba mort, le sac aux dépêches disparut. Le lendemain matin on les retrouva, mais

toutes les lettres avaient été ouvertes, et l'argent qu'elles contenaient enlevé.

— Eh bien ! n'ai-je pas cent fois raison de le dire ? s'écria le porte-guidon ; oui, tous les dévaliseurs de courriers, ordinaires et extraordinaires, devraient faire frapper une grande médaille d'or en l'honneur du directeur général des postes, pour reconnaître les soins qu'il met à faciliter leur besogne. N'est-ce pas, en vérité, une chose criante, que de voir des centaines, des milliers d'écus galoper jour et nuit sur les grandes routes, sans autres gardiens qu'un postillon ivre ou un courrier endormi ? »

Le sonneur ne put naturellement qu'approuver l'énergique sortie de son hôte. LÉOUZON LE DUC.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

FADHEL.

Un célèbre poète arabe, nommé Demeschki, racontait volontiers l'anecdote suivante :

« Je me trouvais un jour chez le fameux Fadhel, favori du calife Haroun-al-Raschid ; on venait de lui réciter plusieurs pièces de vers qui avaient pour sujet la naissance de son fils ; ces ouvrages ne plurent pas à ce seigneur. Il me demanda si je voudrais composer quelque chose sur le même sujet. Je le fis pour lui obéir, et mes vers lui plurent tellement, qu'il me fit donner deux mille pièces d'or pour récompense.

« Longtemps après il fut disgracié et privé de tous ses biens. Un jour j'étais au bain, un garçon me servait. Je ne sais par quelle fantaisie les vers que j'avais faits sur la naissance du fils de mon bienfaiteur me revinrent alors dans l'esprit, et je les chantais à demi-voix, lorsque tout d'un coup le garçon qui me servait poussa un cri douloureux et s'enfuit. J'étais fort surpris de cette aventure ; et, étant sorti du bain, je me plaignis au maître de ce qu'il m'avait donné, pour me servir, un garçon aussi fantasque, qui m'avait laissé là. Le maître fit venir ce garçon en ma présence.

« Alors le jeune homme, fort troublé, me demanda quel était l'auteur des vers que j'avais récités.

« C'est moi, répondis-je.

« — Pour qui les avez-vous composés ? dit-il.

« — Pour le fils de Fadhel, répondis-je.

« — Et savez-vous bien où est maintenant ce fils de Fadhel ?

« — Non.

« — Eh bien ! regardez-moi, il est devant vous, vous le voyez. Vos vers m'ont rappelé mon ancienne fortune ; la tristesse s'est emparée de mon âme, et je me suis enfui. »

« A ces mots, touché de la plus vive compassion pour le fils d'un homme à qui j'étais si redevable, je lui dis :

« Infortuné jeune homme, fils du plus généreux des mortels, je n'ai point d'héritiers : venez avec moi devant le cadî ; je vais, dès ce moment, vous faire une donation de la moitié de tout ce que je possède. »

« Mais le jeune Fadhel me répondit les larmes aux yeux :

« A Dieu ne plaise que je reprenne ce que mon père vous a donné ! »

« Et quelque instance que je lui fisse d'agréer de ma part quelque preuve de ma sincère reconnaissance

pour sa famille, il ne fut jamais en mon pouvoir de lui faire accepter la moindre chose. » A. L.

LE MATELOT ET SON OFFICIER.

Un navire venait de couler à fond ; un matelot vigoureux se sauvait, emportant sur son dos un officier qui ne savait point nager. Déjà il apercevait les côtes, mais elles étaient encore loin. Cependant le matelot, qui mesurait ses forces sur son courage, faisait espérer à l'officier qu'il pouvait le conduire à bord.

Il nage donc encore quelque temps, mais ses forces commencent à s'épuiser.

« Je te pèse beaucoup, lui dit son compagnon d'infortune.

— Oui, mon officier.

— Désespères-tu de pouvoir gagner le bord ?

— Il n'est pas, en effet, possible que je parvienne à vous y porter. »

Et il nageait toujours.

« Mais si tu étais seul, te sauverais-tu ?

— Je crois que oui. »

Ce mot à peine prononcé, l'officier quitte le matelot qu'il tenait embrassé et s'engloutit dans les flots. Il n'y avait plus d'espoir de salut pour lui, et il ne voulut point faire partager à son bienfaiteur un malheur qu'il ne pouvait éviter. Je ne crois pas me tromper en regardant la conduite de l'officier comme plus généreuse encore que celle du matelot, qui l'est beaucoup cependant. X.

PAYSAGES ANTÉDILUVIENS.

Les savants rivalisent quelquefois d'imagination avec les poètes.

Mais il y a entre eux cette différence, que les poètes nous donnent tout simplement les produits de leur imagination comme des fictions ; les savants nous présentent les leurs comme des faits certains dont ils ne nous permettent pas de douter.

Nous nous le permettons néanmoins quelquefois, sans trop de scrupule ; et tout en reconnaissant la réalité des faits que la science a constatés, nous suspendons notre jugement sur une partie des conséquences auxquelles les savants aboutissent en prenant ces faits pour point de départ.

D'après certains indices, ils reconstruisent de toutes pièces le monde tel qu'il était à des époques très-reculées.

Ainsi, voilà deux dessins représentant des paysages tels qu'ils ont pu exister avant le déluge, à une époque que l'on appelle l'époque houillère.

C'est l'époque où les végétaux, dont les débris composent le charbon de terre, couvraient le sol.

Alors, nous dit-on, les espèces végétales avaient un développement prodigieux.

« Les fougères qui, de nos jours, ne sont le plus souvent que des herbes vivaces, se présentaient sous la forme d'espèces d'un port immense ; elles constituaient des arbres plus hauts que les sapins de nos forêts. Tout le monde connaît ces herbes marécageuses, vivaces, à tiges cylindriques, creuses, cannelées, articulées, dont les articles sont munis de gaines membraneuses, dentées, et qui portent les noms vulgaires de *prêles*, *queue de cheval* ; leurs fructifications forment, par leur ensemble, un chaion conique, composé de cercles d'écailles

portant à leur face inférieure des sacs pleins de *spores*, lesquelles, par la germination, reproduisent la plante mère. Eh bien! ces humbles prêles étaient, pendant la période houillère, des arbres de quatre à cinq mètres d'élévation et de un à deux décimètres de diamètre. « Cette végétation était très-différente de celle qui



Paysage antédiluvien. (Vignette de la Terre avant le déluge, de M. Louis Figuier.)

embellit aujourd'hui la terre et charme nos regards. Elle avait certainement pour privilège la grandeur, la force et la croissance rapide; mais combien elle était peu riche en espèces! combien elle était uni-



Paysage antédiluvien. (Vignette de la Terre avant le déluge.)

forme dans son aspect! Aucune fleur ne paraît alors le feuillage et ne variait le ton des forêts. Une verdure éternelle couvrait les branches des fougères, des lycopodes et des prêles, qui composaient en grande partie la végétation luxuriante de cette époque. Aucun fruit n'apparaissait sur leurs rameaux. » X.